

Ludovic Roubaudi



le dilettante

Extrait de la publication

Ludovic Roubaudi

Le 18

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Atelier Civard

© le dilettante, 2004

ISBN 978-2-84263-430-8

*À Christine
et Martial T. W.*

C'est Malavoie qui le premier a pensé à prendre le périphérique à contresens. Et même si c'était une bonne idée, la seule qui nous permettait de ne pas être en retard, je dois dire qu'on a tous eu un petit pincement au cœur quand il a descendu la rampe d'accès à hauteur de la porte de Châtillon à fond les manettes.

Comme il l'avait prédit, le périple intérieur était absolument désert et nous avons pu arriver sur l'accident sans problème. Au loin, derrière la carcasse du semi-remorque renversé en travers de la chaussée, on apercevait le gyrophare bleu du premier secours de Port-Royal bloqué dans l'embouteillage causé par l'accident.

– C'est qui le meilleur des conducteurs de la brigade!? C'est moi! Malavoie! *The great Malavoie!* Prenez-en de la graine, les enfants, vous êtes avec une légende... Ah de Dieu qu'est-ce que je m'aime...

- La ferme, Malavoie...
- Oh, chef, reconnaissez que, sur ce coup, je suis le plus fort!?
- Tu n’as fait que ton travail, Malavoie... Ton travail!
- Vous avez raison, chef... je n’ai fait que mon travail. Mais de Dieu qu’est-ce que je le fais bien!

Malavoie, c’est un conducteur. Un première classe... un grade honorifique. Il est tout petit et fin de constitution, un visage en angle avec une moustache tirant sur le blond, une voix nasale et aigre, haut perchée dans les aigus, et un ego surdimensionné... Et il n’est pas le seul... parce que c’est une race à part le conducteur... avec des canons bien définis. Déjà ils sont tous première pompe... Physiquement petits et fins, quasiment tous à moustache... et fiers d’eux-mêmes jusqu’à l’outrance. À les entendre il y a les conducteurs, qui vivent dans les hauteurs, dans le merveilleux, et puis il y a les autres... nous... qui croupissons dans la vase de l’anonymat.

Ils ont leur local à eux, au fond de la cour à côté de l’entrée des fournisseurs, celle qui donne sur la rue Marie-Pape-Carpentier... avec les pneus de rechange, les pièces, l’huile... un capharnaüm terrible.

En intervention ils ne quittent jamais leur engin. Ils en sont responsables devant l'adjudant-chef... et ils les traitent comme s'ils leur appartenaient en propre. Des engins de quinze, vingt ans d'âge. Des prouesses quotidiennes pour qu'ils ne se barrent pas en charpie au premier virage un peu sec.

Il y a un concours entre eux au sujet du deux tons (la sirène) :

– On n'est pas des flics, nous. On est des pompiers... et on n'est pas là pour faire chier la bite des civils. Alors le deux tons c'est juste en cas de nécessité... quand on ne peut pas faire autrement.

Le Graal c'est d'arriver sur intervention en ne l'ayant jamais utilisé.

De nuit c'est possible d'approcher la perfection... mais de jour dans notre quartier (Saint-Germain-des-Prés) faut pas rêver. Il y a trop de voitures, trop de vitrines, trop de magasins, trop de tentations au regard, les gens ne font pas attention à ce qui roule devant ou derrière eux. Alors forcément on fait pin-pon par-ci pin-pon par-là. Mais avec parcimonie.

Malavoie c'est la quintessence des conducteurs, le nec plus ultra. De tous c'est celui qui a la plus grande gueule... c'est pour dire. Il a tout fait, tout vu... rien ne l'atteint. Depuis long-

temps dans la caserne on se creuse la tête pour savoir comment le surprendre. Comment lui clouer le bec... C'est pas qu'on ne l'aime pas. Mais c'est juste que ça nous ferait plaisir de le fourrer une bonne fois.

L'accident, on n'aurait jamais dû y aller. Ce n'était pas du tout notre secteur. Mais le PS et le fourgon de Montrouge étaient sur un feu, et Port-Royal était empêtré dans l'embouteillage sur le périph parce qu'il y était entré par la porte d'Orléans... C'était en désespoir de cause que le PC de groupement nous avait appelés.

Ce sont les trois vaches qui déambulaient sur le périph en caguant à tout va qu'on a vues en premier... elles marchaient nerveusement, à petits pas stressés, langue pendante, et leurs gros yeux d'habitude si doux qui roulaient déchaînés dans leurs orbites. Si nerveuses qu'elles nous firent presque peur. Cinquante mètres plus loin, en travers de la chaussée, le semi renversé coupait totalement la circulation... de la remorque on voyait dégouliner du sang et de la bouse mêlés... combien de vaches encore dedans les unes sur les autres à s'étouffer de leur propre poids.

– De premier secours Vieux-Colombier à PC troisième groupement Champéret, arrivons sur les lieux. Terminé.

Une flaque d'essence qui s'étale sur l'asphalte mouillé macule le bitume de vagues d'arc-en-ciel... du sang aussi en rigoles légères qui glissent de dessous le camion... comme des veines suicidées qui se répandent sur le sol. Et puis derrière, dans l'air sec et noir de la circulation stoppée par l'accident, la sarabande des klaxons, la noria des vociférations. Les poings tendus, l'écume aux lèvres, les automobilistes qui hurlent, râlent et nous insultent que le temps les presse et qu'il nous faut débloquer la circulation au plus vite... de l'autre côté, sur l'extérieur, un bouchon qui grandit à son tour parce que personne ne veut rien rater du beau carton. Le ronronnement des moteurs, la pétarade des échappements... le souffle rauque de la ville.

– Tassin, tu me récupères les vaches. Grand et Saramandis avec moi.

Alex Saramandis, c'est mon copain... il est cuistot à la caserne.

On s'est approchés et on a découvert, broyée dans la mâchoire d'acier de l'articulation du tracteur et de la remorque, une DS... Ce qui en restait du moins. L'avant disparaissait totalement dans la gueule du monstre. Au volant il y avait un jeune mec avec d'énormes rouflaquettes rousses frisées sur les joues. Il avait les yeux ouverts mais respirait avec une telle

frénésie que je me doutais qu'il avait dû manger un sérieux coup dans la cage thoracique. Il avait le volant plaqué sur le visage et la colonne de direction qui lui remontait sous la gorge. À sa droite, la place du mort, une jeune fille aux cheveux longs... le visage effondré sur la poitrine... tout son corps tremblait comme un prunier que l'on récolte. Le troisième passager, celui de la place arrière, avait été projeté entre les deux sièges avant. Sous la violence du choc, sa tête s'était enfoncée dans le bloc moteur. On ne la voyait plus... rien que son dos et ses jambes plantées comme une manivelle dans une vieille bagnole.

Le chauffeur du camion, lui, se trouvait sur la bande d'arrêt d'urgence... debout. Gros, avec un marcel taché sur le bide. Il gesticulait, titubait, parlait très fort.

– Je ne suis pas responsable, bon sang! Pas responsable! Je suis assuré que je vous dis, alors je ne suis pas responsable.

– Grand, tu me demandes le médecin en urgence et la désincarcération. Demande aussi du renfort... on ne s'en sortira pas tout seuls. Préviens-les de passer par Châtillon à contresens... Et puis demande à Malavoie de venir nous aider.

J'étais le radio ce jour-là sur le PS. Le PS c'est le premier secours. L'engin qui décale à chaque alerte... pour des feux parfois mais le plus souvent pour des accidents, des suicides, des morts, des bagarres entre alcooliques.

Cinq hommes d'équipage. À l'avant le conducteur et le chef d'agrès (un sous-officier). Derrière, le radio et deux hommes de rang. Quand on est de PS on reste sous tension pendant vingt-quatre heures. On dort dans le poste de garde, une pièce attenante aux garages, et dans l'engin on laisse son casque et sa veste de cuir avec dans la poche le col roulé obligatoire. À la moindre sonnerie on abandonne ce que l'on est en train de faire pour se précipiter vers le garage. La sonnerie du PS c'est trois longs coups après le trille vibrant qui annonce une intervention. À chaque trille on voit dans la cour filer ventre à terre l'équipage du PS... et si une quatrième, cinquième ou sixième sonnerie se fait entendre, on les voit revenir en marchant avec une mine un peu dépitée.

C'est le plus marrant des postes le PS parce qu'on est sûrs de décaler... mais il y a quand même un inconvénient de taille. Je m'explique : un particulier qui nous appelle peut porter plainte contre la brigade si on n'arrive pas dans les cinq minutes... ça peut paraître excessif, mais c'est normal après tout. En cas de feu, la rapidité

de notre intervention conditionne l'étendue des dégâts. À titre d'exemple, on a l'habitude de dire que pour éteindre un feu après une minute il suffit d'un seau d'eau, qu'à la deuxième minute une piscine n'y suffira pas et qu'à la troisième il faut prier que les immeubles autour ne s'embrasent pas à leur tour.

Enfin toujours est-il que lorsque le PS décale il n'attend personne. Dès que le chef d'agrès est dedans il part... et si vous n'y êtes pas pour une raison ou une autre, c'est tant pis pour vous ! Vos permissions du mois vous passeront sous le nez et vous vous ferez engueuler à mort par l'adjudant-chef Blain...

Une fois, je me souviens, on a mis une dizaine de minutes pour arriver sur l'intervention. Un embouteillage. Eh bien le sergent a dû s'expliquer avec l'adjudant-chef. Dire pourquoi il avait choisi ce chemin plutôt qu'un autre, pourquoi il n'avait pas prévu... enfin des misères pour quelques minutes de retard.

Donc, quand on est de PS, il faut oublier pendant toute la durée de la garde jusqu'à l'idée d'aller aux toilettes... je ne parle pas de pisser... mais... enfin vous voyez. Parce que si ça sonne pendant que vous êtes en train de poser culotte eh bien vous vous retrouvez dans la merde. Et ce n'est pas qu'une façon de parler.

Avec notre matériel on a commencé à s'occuper des passagers de la DS. De la fille pour ce qui me concernait... je lui ai pris la main et j'ai commencé à lui parler. Ses cheveux longs tombaient raides et secs de part et d'autre de son visage et m'empêchaient de voir sa figure et son teint.

– On va s'occuper de vous, on va vous soigner, ça va aller, vous allez voir... on est là maintenant, vous n'avez plus rien à craindre, madame... Oh hé, madame... Parlez-moi, madame, parlez-moi. Comment vous appelez-vous? Quel est votre prénom?

De l'autre côté le sergent parlait au conducteur... il lui disait des mots calmes, lui caressait la main... On se démenait tous les deux pour trouver des mots chaleureux, des mots d'encouragement, des assauts de douceurs... mais déjà je n'y croyais plus... je pense que le sergent non plus... on faisait ça par habitude. Il faut toujours parler aux victimes inconscientes... il faut les rassurer, les empêcher de se laisser aller... surtout les rassurer sur leur état, les convaincre qu'elles vont s'en sortir.

On ne pouvait rien faire d'autre pour l'instant. Vu l'état de la DS on ne pouvait pas les en extraire et nous n'étions pas capables de diagnostiquer précisément leur état. Tout ce que l'on

savait, c'était qu'ils étaient très proches de claquer... que celui du milieu, celui dont la tête s'était enfoncée dans le moteur, devait l'être depuis quelque temps déjà.

Saramandis qui était allé voir du côté de la remorque revint au rapport.

– La porte arrière est faussée... faut la faire sauter pour l'ouvrir. D'après le routier il y a une vingtaine de vaches là-dedans... et si on ne fait pas quelque chose très vite elles vont toutes crever.

– Commence par faire sauter la porte... Quand les renforts seront là on fera sortir les vaches.

Justement la camionnette du médecin est arrivée à ce moment là avec le PS de Malar et la désincarcération. On les a laissés avec les passagers de la DS.

Nous on a rejoint la remorque. À la pince on a fait sauter le cadenas qui fermait la porte arrière. Mais, comme nous a dit Alex, les charnières ont joué sous la violence de l'impact et tout est bloqué. C'est à la masse qu'il faut les attaquer pour l'ouvrir. Pendant ce temps avec le sergent on regarde par les fentes. C'est une horreur là-dedans, un spectacle laid et sordide. Les vaches au ras du sol sont déjà mortes,

asphyxiées par le poids des autres... leurs longues langues grises toutes sorties de leurs gueules humides. Les autres par-dessus gigotent et meuglent. L'une d'entre elles a ses cornes profondément enfoncées dans le ventre d'une seconde... du sang qui coule.

Ça me fait de la peine de voir ça... plus que pour les humains curieusement. Sans doute parce que j'aime beaucoup le regard des vaches. Il est si doux... et puis elles n'y sont pour rien, elles... si tant est que quelqu'un y soit pour quelque chose.

Alex travaille les gonds avec vigueur. Bang! Bang! Bang! La porte qui s'ouvre avec fracas, comme propulsée par un souffle d'espoir. De la bouse qui nous gicle au nez en même temps qu'une vache tombe au sol et se casse une patte. Les meuglements qui jaillissent de plus belle. Le chauffeur qui braille et gémit sur les dégâts que nous causons à son camion, que c'est folie d'ouvrir la remorque sans l'autorisation des services sanitaires, que son chargement est foutu... Le ronronnement des moteurs... Les klaxons et les injures...

– Il faut les tirer une à une vers nous. Elles ne peuvent pas se lever toutes seules.

– Je vais monter dedans et vous me ferez passer les sangles et les cordes.

Alex se faufile au milieu des corps, des pattes et des cornes... il combat contre les gesticulations des bêtes qui s'affolent de plus en plus.

Enfin il approche de la tête de celle qui est la plus proche de la sortie... la plus haute aussi. Il lui accroche les pattes arrière et lui passe une sangle autour des cornes. À la sangle il arrime une autre corde qu'il fait passer dans une des fentes de la carlingue.

– Commencez à la tirer. Quand elle aura passé le point d'équilibre, il faudra la retenir par la tête pour qu'elle ne s'écrase pas au sol.

Le sergent opine et appelle deux sapeurs en renfort.

On commence à haler la vache vers nous... on souffle fort, on se cramponne. Je glisse une fois dans la bouse et m'étale au sol. Je me relève et tire à nouveau. La vache bouge doucement, elle glisse vers nous. De l'autre côté les deux sapeurs de Malar commencent à la retenir avec la corde accrochée à ses cornes. Ils s'arc-boutent, prennent appui des pieds contre le camion, soufflent et forcent... toute leur énergie pour que la bête glisse au sol en douceur. La première vache est sortie.

Quinze fois on recommence... on les sort toutes... les unes après les autres... même les mortes. On change de place trois fois avec les

sapeurs de Malar tellement les vaches pèsent lourd dans les bras. Tassin parque les vivantes sans problème. Elles sont trop sonnées pour bouger.

Au sol je remarque des yeux... de gros yeux de vaches. La violence de l'accident en a énucléé plusieurs... c'est rond comme des calots avec le nerf en tentacules de méduse. Ça me regarde mais ça ne voit plus rien...

L'engin de désincarcération s'est mis au boulot. On entend les hurlements de la tôle et ses craquements sous l'effort des pinces et des vérins qui déchirent la voiture pour extraire les passagers. C'est un bruit terrible la tôle que l'on découpe... comme le hurlement d'une créature malfaisante que l'exorciste extirpe d'une âme damnée... Et puis toujours les klaxons des embouteillés, les hurlements, les insultes, la rage terrible d'être bloqué par cet accident, la haine qui monte dans les regards... étrange requiem.

Et dans ce capharnaüm voilà les sirènes des flics qui arrivent... comme la cavalerie. Eux ils aiment ça faire du bruit. Tellement qu'ils n'éteignent pas tout de suite leur sirène lorsqu'ils arrivent sur l'intervention.

Le sergent le leur fait remarquer.

– Vous pourriez peut-être éteindre votre tintouin... vous ne croyez pas? Si encore vous étiez

là à l'heure ça pourrait passer... mais là franchement ça fait un peu la brigade des clowns.

Ils n'aiment pas ça les poulets qu'on les chambre. Mais ils ne peuvent rien nous dire... nous aussi on a un uniforme et en plus on est militaires. Alors on les emmerde dans les grandes largeurs. De toute façon on n'aime pas trop les avoir dans les pattes. Ils ne font rien qu'à nous gêner. La seule chose qui les intéresse ce sont les identités des victimes.

Comme je suis radio c'est à moi de prendre les noms et prénoms des victimes pour le rapport... mais je ne me précipite pas là-dessus tout de suite. Je sais qu'elles ne se feront pas la malle sans notre aide les victimes. On les soigne avant de prendre leurs papiers.

Mais le flic il les veut absolument ces identités, alors le voilà parti vers la DS. Il s'approche du médecin qui travaille toujours sur la femme de la place du mort.

– Vous avez son identité ?

– Non... restez avec nous, madame, restez avec nous.

– Vous pouvez lui prendre ses papiers.

– Merde. Foutez-moi la paix, bon Dieu.

Le flic se redresse piteux et s'éloigne. Je le vois qui regarde dans notre direction avec tristesse. Le sergent lui fait signe d'approcher.

www.ledilettante.com